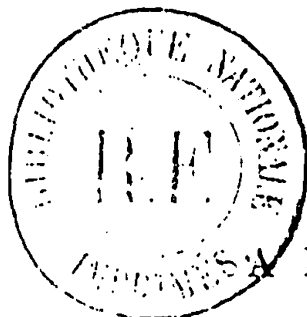




## L'HISTOIRE COMME SCIENCE

PROPOS D'UN ARTICLE DE M. RICKERT<sup>1</sup>

M. Rickert nous dénonce un fait qu'il juge alarmant. « On demande sous mille formes que l'historien veuille bien employer les mêmes procédés que le chimiste et le zoologiste », bref, la même méthode que les sciences de la nature. — Or, selon M. Rickert, cela est d'abord un démenti donné à la méthode qu'ont employée « les plus *grands historiens de tous les âges* ». Et d'ailleurs, « on peut soutenir que l'histoire n'est pas une science spéciale, qui se distinguerait seulement par son objet des autres sciences », mais qu'elle est « un mode de conception du monde ». Et ce mode de conception est tout juste l'opposé, l'autre pôle, par rapport à la conception que la science naturelle se forme du monde. « L'établissement et l'expression de l'universel est le but constant des sciences naturelles. » Tout au rebours, « l'*histoire* est la science de l'individuel, de ce qui se produit une fois ».

\* \* \*

Rappelons d'abord que le mot *histoire* a, au moins, deux acceptions. On dit d'un ou de plusieurs événements accomplis : « c'est de l'*histoire* » ; et dans cette acception, l'*histoire*, ce sont les hommes, les choses, et les faits mêmes du passé, la matière historique. D'autre part, on appelle *histoire*, le narré, l'exposé ou tableau qu'un écrivain fait à sa façon de cette matière historique.

Il faut se garder — ce qu'on ne fait pas toujours — de prendre

1. Voir le n° 5 de la *Revue*, pp. 121-140.

le mot histoire tantôt dans un sens, et tantôt dans un autre, inconsciemment, et de raisonner ensuite comme si cette permutation n'avait pas eu lieu.

Il est certain que l'histoire — celle des historiens, des plus grands historiens, comme le dit M. Rickert — n'a guère été jusqu'ici que le narré des changements du monde ; que cette histoire s'est intéressée exclusivement, ou presque, à l'individuel et à ce qui est arrivé une fois. J'en donne acte à M. Rickert.

Mais l'histoire — cette fois les choses, les événements, les hommes, la matière, la réalité historique elle-même — n'a-t-elle jamais contenu que de l'individuel, que des choses qui sont arrivées une fois, et jamais rien de commun, de similaire, rien de collectif, de réitéré, de répété ?

Si oui, M. Rickert a pleinement raison, — si non, sa manière de concevoir l'histoire narrée est évidemment incomplète.

\*\*\*

Examinons d'un peu près cette réalité historique. Il faut, pour être précis, prendre un exemple. Prenons une bataille ou quelques batailles, Rocroy, voulez-vous ? et Fontenoy et Rosbach.

Les militaires du XVIII<sup>e</sup> siècle, et après eux Napoléon, ont fort étudié ces affaires-là. Ils ont pensé que cette étude pouvait leur servir ; et après coup ils ont, en effet, tiré de cette étude, à part eux, des conclusions qu'ils jugeaient propres à les diriger le cas échéant, et à leur épargner des erreurs de conduite. Illusion énorme, incompréhensible chez un grand esprit comme Napoléon, si Fontenoy, Rosbach, etc., sont purement et pleinement choses qui ne sont arrivées qu'une fois. Mais, c'est Napoléon qui a raison et M. Rickert qui a tort, selon moi. Et pourquoi ? parce qu'une bataille quelconque, si elle présente des éléments qui ne sont arrivés qu'une fois, contient aussi des éléments plus ou moins anciens, plus ou moins communs à d'autres affaires et qui sont de nature à se représenter encore dans les affaires à venir. Ces éléments-là, nous les tirons de la réalité complexe où ils sont emmêlés avec les éléments exceptionnels, par le moyen d'une opération intellectuelle, par abstraction, cela est vrai, mais si nous les en tirons, c'est qu'ils y sont, au même titre que les éléments exceptionnels ; et, au reste, lorsque nous n'envisageons que ces derniers, comme

le fait M. Rickert, nous procédons également par abstraction ou sélection (c'est tout un). Je veux dire par là que si on est reçu à dégager dans la matière historique l'exceptionnel, on l'est de même à dégager ce qui est plus ou moins commun.

\*\*\*

Ainsi donc, quant à l'*histoire-fait*, il ne serait pas exact d'en dire qu'elle ne contient que de l'individuel, et de ces choses qui ne sont arrivées qu'une fois.

Venons à l'*histoire-narrée*. M. Rickert nous affirme qu'elle ne fait son objet que de ce qui est arrivé une fois. Oui, peut-être l'histoire que M. Rickert a devant les yeux, celle qu'il est dans ses goûts de faire ; mais il est des personnes qui regardent la matière historique d'un autre point de vue (et elle se prête amplement à cela) et qui conçoivent l'histoire narrée autrement que M. Rickert.

Ainsi, pour mon compte, il ne me paraît pas que signaler les différences, ce qui distingue, ce qui est unique, soit la fin exclusive de l'historien — pas plus que signaler exclusivement les similitudes. Dirai-je ce qui m'importe et m'intéresse souverainement ? C'est de découvrir comment et pourquoi du commun, du similaire — lequel est toujours en même temps de l'ancien — est sorti, a surgi l'individuel, l'unique, le nouveau. Et ensuite comment et pourquoi cet individuel, ce nouveau est devenu à son tour du commun, du général, et sous cette forme, ayant plus ou moins duré, est devenu relativement de l'ancien.

Et je m'aperçois que ce qui donne valeur à la connaissance du commun c'est sans doute l'exceptionnel (outre que cela en donne le sentiment même) ; mais que la réciproque existe ; et que c'est bien aussi du commun que l'exceptionnel tire sa valeur.

\*\*\*

Si tous les hommes d'un pays donné, dans un temps donné, n'avaient absolument rien de commun, s'ils différaient du tout au tout, n'avaient aucun point de consentement, il semble, conformément à la théorie de M. Rickert, que ce serait là de la matière historique éminemment intéressante. Hé bien ! j'en doute ; et j'in-

cline, au contraire, à penser qu'il n'y aurait pas là de matière propre à un narré historique.

Pourquoi? parce que l'acteur historique, prince, ou ministre, ou capitaine, ou artiste, est obligé à avoir un nombre plus ou moins grand de coopérateurs ou d'adeptes et de suivants. Supposez un instant que, dans le milieu où il jette son action, tous les hommes diffèrent absolument, cette action n'aura aucun effet, aucune suite, car elle peut bien rencontrer un collaborateur ou un disciple, mais logiquement, d'après l'hypothèse, elle n'en rencontrera pas deux.

Pour que l'homme exceptionnel produise une action féconde en suites, il faut qu'il y ait autour de lui une certaine quantité de similitudes. Et c'est de ces similitudes qu'il s'aide pour établir la nouveauté — *qui n'est jamais absolument nouvelle*. Soyons plus clair : quand un homme exceptionnel réussit, c'est qu'il s'est aidé contre la partie résistante du milieu d'une autre partie de ce milieu, d'un certain nombre d'hommes ayant entre eux, et avec lui-même, des sentiments communs, ou des idées, ou des aspirations ou des habitudes communes. M. Rickert semble avoir prévu cette observation : « Est-ce, dit-il, que Voltaire, Napoléon, Bismarck, Goethe n'ont exercé d'influence historique... que grâce aux caractères qui leur étaient communs avec *tous* (pas besoin de tous) leurs compatriotes? Mais il n'est pas nécessaire de répondre à cette question. » Vous le voyez, la réponse manque. J'ai dit ailleurs, et il y a des années : dans l'œuvre des Voltaire, des Napoléon, des Bismarck, il y a une part qui procède de l'idiosyncrasie de ces grands hommes ; mais aussi tout un énorme prolongement d'effets qui appartient à des collectivités animées d'idées et de sentiments communs, similaires.

\*\*\*

L'imprimerie n'a été inventée qu'une fois, soit ; mais si on n'avait imprimé qu'une fois, imprimé qu'un seul livre, action nulle, pas d'effet historique. A quoi l'effet a-t-il tenu ? A ce qu'on a imprimé un nombre *incalculable* de fois. Tout est là. — Et, d'autre part, savez-vous l'histoire de cette invention, la comprenez-vous, si vous oubliez ou ignorez d'autres inventions offrant quelque ressemblance ou au moins quelque analogie, par exemple, la xylo-

graphie qui a précédé de peu, et plus en arrière, les poinçons gravés, les pierres entaillées, l'impression sur briques des Assyriens, toutes choses qui font pressentir dans l'esprit humain ce tour d'invention d'où sortit finalement l'imprimerie? A ne relever que le distinctif, l'histoire serait comme décousue. Ces *complexus*, dont parle M. Rickert, n'existeraient pas.

\*\*\*

A un autre point de vue, certes, l'historien a intérêt à caractériser J. César, ou Napoléon, le Français du XVIII<sup>e</sup> siècle ou l'Anglais du XIX<sup>e</sup>. Mais imaginez — ce qui, à mon sens, est d'ailleurs impossible — qu'il n'aperçoive que des différences, des oppositions; à quoi nous sert son histoire? A nous émouvoir. Elle peut être touchante, douloureuse, tragique, tout ce que vous voudrez; et je ne trouve pas que ce soit un mince profit assurément; mais tout de même cette histoire ne profiterait aucunement ni à la raison raisonnante ni à la raison pratique, puisque d'une part on n'en tirerait aucune généralisation, et d'autre part aucune leçon, aucun conseil, aucune sorte de prévision. Cette histoire serait comme un roman, ou un drame qui, étant arrivé, serait supérieur en cela au roman imaginé, mais d'autre part inférieur en ce que le roman imaginé prétend raconter des choses qui, plus ou moins, se passent tous les jours et se présenteront encore demain, tandis que votre histoire prétend raconter ce qui n'est arrivé qu'une fois, et pour jamais.

\*\*\*

Il y a une partie de sa théorie où M. Rickert se montre terriblement subtil. C'est quand il explique que l'histoire emploie jusqu'à quatre modes de l'universel, sans pour cela faire autre chose qu'établir des faits individuels. L'acception qu'il donne au mot universel me gêne, je l'avoue. Je ne conçois pas « un concept universel qui se trouve être moins universel qu'un autre concept universel ». Le mot universel me semble, d'après l'usage commun, ne pas comporter ce plus et ce moins. M. Rickert ajoute que si on compare « le concept le moins universel au plus universel, ce premier universel devient par le fait même le concept d'un objet indi-

viduel ». Il me paraît évident que M. Rickert confond le procédé logique de l'esprit, avec le fond même, avec l'objectif de la pensée. Toutes les fois que je découpe par la pensée, dans le monde extérieur, une tranche, grande ou petite, je fais, qu'on me passe l'image, comme une sorte de cercle qui, en tant que cercle idéal, imaginaire, est une sorte d'unité. Mais cela ne change rien à la nature réelle des objets que je reçois dans ce cercle. Et si c'est une foule que j'y admet, il s'agit bien en réalité d'une foule et non d'un homme unique. Les sciences naturelles, à ce compte, seraient très bien ce que M. Rickert proteste qu'elles ne sont pas : Quand le botaniste, considérant une famille de plantes, les rosacées par exemple, me donne la formule des caractères communs à toute la famille, son procédé logique est absolument semblable à celui de l'historien qui me donne la formule du caractère anglais ou français. Et si cet historien crée ainsi de l'individualité, autant il en faut dire du botaniste. « Mais, dit M. Rickert, ces groupes que l'historien constitue ainsi par une abstraction qui ne relève que les similarités, ces groupes sont déterminés, limités, dans le temps et dans l'espace. » — Eh bien ! est-ce qu'il n'y a pas en zoologie des espèces de plantes et d'animaux qui sont confinées sur une aire géographique ; et d'autres qui, étant disparues, sont délimitées dans le temps ?

« Et puis, continue M. Rickert, le caractère essentiel des sciences naturelles c'est de former un système de concepts généraux... La formation d'un pareil système de concepts généraux ne peut être, en *aucun* cas, le but de l'histoire » — Au contraire, cela me paraît à moi être le but ultime de l'histoire, — très éloigné encore, j'en conviens.

« L'historien ne saurait songer à subsumer ses concepts généraux sous d'autres encore plus généraux ou sous un système tout entier de concepts généraux, et cela différencie irrémédiablement l'histoire d'avec les sciences naturelles. » — Pardon ! Il y a des naturalistes qui ne s'occupent que d'un végétal, d'un animal, ou d'une famille, d'une espèce, d'un genre. Et ceux-là ressemblent parfaitement à l'historien. Et d'autre part, un jour, je l'espère, il y aura une histoire véritablement universelle. Et déjà un historien sociologue fait assez comme le commun des naturalistes, quand il relève ce qui est commun à un groupe de nations, ou à une nation, ou à une classe, dans un temps donné.

\*\*\*

M. Rickert et moi, nous discutons sur l'histoire et ce n'est pas de la même histoire que nous parlons. Sans doute l'histoire, en réalité, est bien la même pour nous deux. Mais c'est là un objet à multiples aspects, un objet qu'on peut traiter en plusieurs façons différentes ; et la différente façon ici fait réellement l'objet différent. M. Rickert est évidemment pour l'ancienne façon de traiter l'histoire ; et je conviens que cette façon d'histoire doit subsister, qu'elle est nécessaire. Mais M. Rickert réclame pour cette histoire le titre de science ; moi, je conviens que c'est une science, mais de second ordre, une science descriptive ou narrative (c'est tout un). M. Rickert veut plus. Selon lui : « L'histoire serait un mode de conception du monde, la conception du monde successif — en regard des sciences naturelles présentant la conception ou le tableau du monde dans sa permanence, ou dans sa répétition uniforme. » — Il n'est pas niable que l'histoire ne soit un tableau du monde humain successif ; mais pour cela l'histoire ne tranche pas absolument, comme le dit M. Rickert, sur la science naturelle. Le monde naturel *paraît moins rapidement muable* que le monde humain ; mais c'est toute la différence, car il n'est pas immuable. Il n'y a sous notre soleil (et ailleurs encore probablement) rien d'absolument stable et ferme. Tout change, dans un laps de temps, court ou long pour *notre sensibilité*, laquelle scientifiquement *ne doit pas compter*. La surface de notre globe est en perpétuelle modification. Les végétaux se font la guerre et telle essence est chassée d'une région par une essence conquérante, comme un peuple l'est par un autre. Quant aux animaux, des espèces ont péri tout entières, de même que certains peuples antiques ou au moins certains empires. On peut croire que les mœurs des abeilles et des fourmis sont aujourd'hui ce qu'elles étaient primitivement ; mais on ne peut pas le prouver. Les hommes subissent dans les proportions de leurs membres, jambes, bras, mâchoires, dans le développement de leurs divers tissus, dans la masse et les circonvolutions du cerveau, des changements qui ne sont pas de l'histoire telle que la comprend M. Rickert, mais de la science naturelle. Il est vraiment curieux que dans ce siècle, après Lamarck, Darwin, Spencer et tant d'autres, des esprits comme

M. Rickert méconnaissent cette vérité, à savoir que la science naturelle présente le caractère successif, le caractère historique, aussi bien que ce qui porte le nom spécial d'histoire — et, dès lors, est-on autorisé à nous dire que l'histoire offre un mode particulier de la vie du monde?

\*\*\*

Et il y a une forme d'histoire qui peut être scientifique à la façon de la science naturelle ; une histoire qui, après avoir observé les *complexus* des faits particuliers, tirera de ces faits des similitudes, c'est-à-dire des généralisations plus ou moins étendues. Elles seront d'abord purement empiriques, ces généralisations ; puis, au moyen de l'hypothèse, des expériences, ou si vous voulez des observations vérificatrices, au moyen de la déduction, elles seront rattachées à des principes, à des forces psychiques constantes, en combinaison avec l'influence constante de telle ou telle conjoncture. Évidemment, de par sa complexité beaucoup plus grande, cette science historique n'aura pas, du moins de longtemps (car il faut toujours réserver prudemment l'avenir), ce degré de précision et de certitude dans l'*explication*, qu'on voit aux sciences naturelles ; mais ce sera une différence dans le résultat, dans le succès du travail ; ce ne sera pas une différence essentielle, fondamentale, dans les procédés et la méthode employée par les travailleurs. M. Rickert promet de nous faire voir le contraire. Il reprend certains historiens « qui devraient, dit-il, se rendre un compte exact de la *multiplicité inépuisable des modes de l'activité humaine*. L'esprit humain est très compliqué, et très compliquée aussi son activité scientifique. Lui interdire d'étudier les choses suivant des méthodes différentes, ce n'est pas lui venir en aide... Il n'y a pas lieu d'élaborer une méthode universelle, etc. ».

Les modes de l'activité humaine sont très variés : oui, bien, les directions de l'activité extérieure, mais les procédés de l'esprit ne sont justement pas très variés (sinon dans le détail de l'application), j'entends ceux qui servent à la découverte du vrai et à sa preuve. L'histoire, sans doute, a une méthode en propre : c'est là où elle cherche à faire son premier pas, c'est-à-dire à établir que tels et tels faits sont arrivés. Évidemment, à ce début, ses procédés sont non totalement mais considérablement différents des

procédés de la science naturelle. Je ne veux pas m'étendre là-dessus ; je renvoie à l'excellent livre de MM. Seignobos et Langlois.

Mais le premier pas accompli, reste la tâche d'abstraire, de dégager les similitudes, les généralités et celle de les rattacher les unes aux autres, d'embolter les moindres dans les plus larges. Pour cet ouvrage suprême, je voudrais qu'on me montrât le moyen de recourir à des ressources autres que cette invention d'hypothèses, cet emploi alterné et combiné de l'induction et de la déduction, cet usage des tables d'absence, de présence ou d'intensité correspondante, qui sont employés par les chercheurs dans les sciences naturelles. J'attends avec curiosité ce que nous donnera sur ce chapitre un esprit comme M. Rickert, lequel a manifestement une très jolie puissance d'abstraction et de raisonnement rigoureux.

\*\*\*

Vraiment, à la fin, il me semble que notre débat se réduit encore et finit en de bien petites proportions et qu'il revient tout simplement à ceci. M. Rickert dit : « Ce que vous appelez sociologie sera ce que vous voudrez, mais pas de l'histoire, je lui refuse ce nom, cette étiquette. » — Et moi de répondre : « Hé bien, soit ! on réservera le nom d'histoire à l'exposé des événements passés, tel que ce genre d'études a été pratiqué de tout temps ; mais nous continuerons à étudier les événements d'une autre manière que vous ; nous choisirons dans la matière, dans la réalité historique, d'autres aspects, d'autres rapports que ceux qui ont seuls le privilège de vous intéresser ; et nous en ferons une science autre que la vôtre. Cette science s'appellera sociologie ou histoire philosophique, ou histoire scientifique, peu importe, mais ce sera toujours de l'histoire, en ce sens que l'*histoire-fait*, le passé humain, sera toujours bien l'objet de notre science, comme il l'est de la vôtre. »

PAUL LACOMBE.